

## UN COEUR SI SIMPLE

Pourquoi «Un Coeur simple» de Flaubert nous apparaît-il si simple? La question en réalité ne se pose pas. C'est ce qui est complexe qui suscite le questionnement et qui pousse à chercher l'explication. Ce conte «bonhomme» sur lequel tout le monde s'est mis d'accord pour dire qu'il est limpide et enchanteur n'est pas un effet du hasard. Ce résultat est dû à une construction méticuleuse et surtout au développement du personnage principal quoique cela ne soit pas immédiatement apparent. Il est vrai que le genre même du conte implique que le développement des personnages doit être esquivé au profit de la rapidité; pourtant ce conte, que Margaret Tillet a déjà comparé à un mini-roman relate le développement de la personnalité de Félicité de sa naissance jusqu'à sa mort. Flaubert le dit lui-même: «l'histoire d'«Un Coeur simple» est tout bonnement le récit d'une vie obscure, celle d'une pauvre fille de campagne, dévote mais mystique, dévouée sans exaltation et tendre comme du pain frais».<sup>1</sup> Ce qui a parfois donné l'impression qu'il n'y ait pas de développement psychologique dans «Un Coeur simple» comme dans ses deux autres contes, c'est que Flaubert ne donne pas le pourquoi des actions mais en montre seulement le résultat.

Pour mieux peindre la naïveté et la douceur, Flaubert a eu recours au monde de l'enfance et a figé pour ainsi dire tout le contenu du conte dans cette sphère. La simplicité et l'enfance deviennent par là indissociables et le sujet n'en dépasse jamais les limites. La difficulté pour Flaubert venait principalement de la façon de parler de l'enfance sans être contraint à ne parler que d'une enfant. Félicité semblera donc évoluer dans la vie alors

---

*Littératures*, n° 6 (1991)

<sup>1</sup>. Lettre à Madame Roger des Genettes, fin avril 1876. Tirée des *Oeuvres* de Flaubert. Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, tome II, p. 683.

que justement jamais elle ne grandit. Une grande partie de la recherche de Flaubert a été de se remémorer sa propre enfance et plusieurs articles se sont déjà penchés sur cet aspect du récit pour en déceler toutes les sources. «Et pour avoir des documents, dit Flaubert, j'ai fait un petit voyage à Pont-l'Évesque et à Honfleur! Cette excursion m'a abreuvé de tristesse, car forcément j'y ai pris un bain de souvenirs».<sup>2</sup>

Si d'une certaine façon ce conte est une tentative de raconter l'histoire de Félicité, une lecture jungienne permettra de montrer qu'il s'agit plutôt de la «non-histoire» de ce personnage en cela que rien ne lui arrive, que rien ne la touche puisqu'à proprement parler elle n'est pas un individu mais une enfant entièrement dépendante des autres.

Le processus d'individuation, tel que l'entend Carl Gustav Jung, est un cheminement personnel qui mène à l'accomplissement de la personnalité. Pour cela, il est nécessaire que l'être affronte une série d'obstacles variés, qu'il surmonte des difficultés, qu'il lutte contre les forces de l'inconscient. Ce n'est qu'après avoir remporté ces combats que le protagoniste deviendra un individu, c'est-à-dire un être indivis.

Si l'on considère le cas de Flaubert dans «Un Coeur simple», dans l'éclairage du processus d'individuation selon Jung, on est frappé par le fait qu'il ne semble pas y avoir chez elle de quête du Moi, de développement normal de la personnalité. Félicité, contrairement à Julien, dans «La légende de Saint Julien l'Hospitalier» par exemple, n'est pas un personnage en quête de soi, elle semble n'éprouver aucun besoin de quitter un état préalable, de se confronter ou de se distinguer.

Dès le premier chapitre, des indications très précises nous renseignent sur le personnage. Raymonde Debray-Genette a noté que ce chapitre «comprend tout, jusqu'à la mort supposée, par la clôture des termes: pendant un demi-siècle...»<sup>3</sup> Grâce à cela, on apprend quelles ont été les préoccupations de Félicité tout au long de sa vie: «Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un

---

<sup>2</sup>. Lettre à Madame Roger des Genettes du 19 juin 1876, *Ibidem*, tome II, p. 684.

<sup>3</sup>. Raymonde Debray-Genette, *Les Figures du Récit dans «Un Coeur simple», Métamorphose du récit. Autour de Flaubert*. Paris, Seuil, 1975, p. 266.

cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse, – qui cependant n'était pas une personne agréable».<sup>4</sup>

La fidélité est un élément à retenir car il comporte à lui seul une attitude qui restera constante tout au long de la vie de Félicité et qui, en quelque sorte, montre comment elle a été détournée de sa propre individuation. Félicité restera toujours fidèles aux autres, mais dans son altruisme elle néglige d'être fidèle à elle-même et oublie de voir à sa propre évolution. L'individuation est un processus qui se déclenche lorsqu'un être franchit le seuil de la conscience; c'est à ce moment que plusieurs conditions se présentent qui doivent être remplies. Or, comme nous allons le voir, lorsque Félicité fait face à sa conscience, un concours de circonstances fait qu'à chaque fois le chemin périlleux de l'individuation est contourné et complètement évité.

Selon Jung chaque individu est habité par deux pôles très puissants, qu'il nomme conscience et inconscient. Au départ, l'être surgit d'un monde pré-conscient, celui de l'enfance, où il n'y a pas de question sans réponse, où l'harmonie règne; et au fur et à mesure qu'il s'éloigne de ce pôle, il pénètre dans la conscience où domine la pensée rationnelle et analytique. Le premier obstacle qui survient lorsque l'individu s'engage sur la voie de l'individuation est celui d'un déchirement douloureux, mais nécessaire, qui lui permet de se défaire du lien le plus manifeste avec l'inconscient: ses parents. Tant que l'être demeure sous l'emprise de ses parents, il lui est impossible de s'identifier à autre chose qu'à eux, et donc il ne peut pas prétendre à l'individualité. Ce n'est qu'après avoir rompu cette attache que l'individuation pourra commencer. Alors, l'être se distinguera des autres, et se définira par opposition aux hommes et à la nature. Ici commence la quête du Moi, quand l'individu est placé devant des choix à faire. L'étape du choix est très importante, puisqu'elle signale que l'harmonie initiale se fracture; désormais, face à quantité de situations, l'individu se voit forcé d'opter pour une voie au détriment d'une autre, et ce

---

<sup>4</sup>. Gustave Flaubert, «Un Cœur simple», *Oeuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, *op. cit.*, tome II, p. 623. Toutes nos références renvoient à cette édition.

choix délibéré trace le chemin du destin individuel. Nous verrons aussi en quoi l'impossibilité de choisir contribue à faire de Félicité «une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique».<sup>5</sup>

Ce dont Félicité s'avère incapable, c'est de choisir (la faculté de choisir appartient à l'être conscient, à celui qui est sorti de l'inconscience). Seul un tel être est en mesure de déterminer une préférence après avoir escompté les avantages et les désavantages d'une situation donnée. Le choix est propre à l'adulte, non à l'enfant. Félicité, on le voit dès le premier chapitre, est un automate et n'a donc aucun choix à faire, ne faisant rien d'autre que de suivre un chemin tracé d'avance; ce chemin, (qui normalement enclenche le processus d'individuation), n'aiguille pas Félicité vers une évolution personnelle à proprement parler. Le début du deuxième chapitre retrace justement les moments cruciaux de la vie de Félicité. On y trouve une quantité d'amorces qui normalement enclenchent le processus, mais en vain pour Félicité. Comme nous l'avons dit plus haut, la première étape que doit franchir le héros est celle de la rupture familiale, ce qui lui permet d'affronter le monde et de s'y mesurer. Dans le cas de Félicité, cette rupture, trop soudaine, ne découle pas de sa propre volonté mais de circonstances imprévues qui la laissent totalement démunie: «Son père, un maçon, s'était tué en tombant d'un échafaudage. Puis, sa mère mourut, ses soeurs se dispersèrent (...)»<sup>6</sup>. Voilà qu'à un âge précoce, la rupture parentale s'est faite. Mais Félicité, encore trop jeune, n'est pas prête à affronter le monde. Privée trop rapidement de sa vie familiale, elle restera avec un vide à combler. Elle est immédiatement reprise par une autre famille, ce qui lui permettra de continuer à filer son enfance, mais déjà les choses sont différentes. Elle n'est plus cet être insouciant qu'est l'enfant, elle doit travailler: «...un fermier la recueillit et l'employa toute petite à garder les vaches dans la campagne».<sup>7</sup> Tout au long de sa jeunesse, Félicité passera d'une

---

<sup>5</sup>. *Ibidem*, p. 592.

<sup>6</sup>. *Ibid.*, p. 592.

<sup>7</sup>. *Ibid.*, p. 592.

famille à une autre sans jamais connaître la douceur familiale. Son besoin d'affranchissement s'en verra étouffé. Il est important de noter que la famille représente en soi le noyau de l'inconscient, ce temps de la vie où l'être est totalement protégé, où il est tout à fait dépendant. Lorsque le moment de se prendre en charge se représentera, Félicité sera immanquablement «récupérée» au sein d'une autre famille. Lorsqu'elle sera forcée de quitter la maison du fermier (à cause d'un vol qu'elle n'a pas commis), elle passe encore dans une autre famille: «Elle entra dans une autre ferme, y devint fille de basse-cour (...)»<sup>8</sup>. Contrairement aux héros des contes qui sont abandonnés ou quittent le foyer et y reviennent plus tard, Félicité n'arrive jamais à entreprendre la voie solitaire et indépendante qui l'initierait à la vie. Il lui arrivera parfois d'effleurer la conscience, mais à chaque fois elle retournera vers la sécurité de l'inconscience.

L'épisode avec Théodore semble particulièrement important et se situe à un moment critique de la vie de Félicité: «Un soir du mois d'août (elle avait alors dix-huit ans)»<sup>9</sup>, Félicité rencontre un homme. En peu de temps elle s'apprêtera à faire un pas décisif, à se déclarer autonome et libre en arrêtant son choix sur un mari. Cependant, à la dernière minute, celui-ci se désiste et Félicité, qui se préparait à franchir une étape décisive dans son individuation, est durement ébranlée: «La régression déclenchée par refoulement de l'instinct ramène toujours au passé psychique et aussi par conséquent à la phase de l'enfance où les puissances prépondérantes étaient en apparence et, pour une part aussi, les parents.»<sup>10</sup> Ce renvoi cale Félicité plus profondément encore dans l'enfance. Cette expérience négative de la vie la condamne presque à une enfance perpétuelle de laquelle il sera pratiquement impossible de sortir. Félicité quitte la ferme et on le devine facilement, se trouve une nouvelle famille chez qui se réfugier:

La jeune fille ne savait pas grand'chose, mais paraissait avoir tant de bonne volonté et si peu d'exigences, que Mme

---

<sup>8</sup>. *Ibid.*, p. 593.

<sup>9</sup>. *Ibid.*, p. 593.

<sup>10</sup>. Carl Gustav Jung. *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*. Genève, Librairie de l'Université, 1967, p. 308.

Aubain finit par dire:

—Soit, je vous accepte!

Félicité, un quart d'heure après, était installée chez elle.<sup>11</sup>

Ce *chez* elle nous laisse entrevoir qu'elle a trouvé un abri permanent, l'endroit où elle passera le reste de ses jours et où elle mourra.

La question de la fidélité qui a été soulevée tout à l'heure nous montre combien Félicité éprouve le besoin d'être acceptée. Puisque, d'une façon générale, elle n'a jamais connu que le refus, son seul moyen de vivre l'enfance qu'elle n'a pas eue sera de se faire prendre une fois encore au sein d'un foyer. Rapidement, elle trouve sa place dans cette nouvelle maison où deux enfants, Paul et Virginie, jouent un rôle très important: «(...) elle se trouvait heureuse. La douceur du milieu avait fondu sa tristesse.»<sup>12</sup> En compagnie des enfants, et sous l'oeil autoritaire de Mme Aubain, Félicité peut se livrer aux jeux et aux plaisirs enfantins qu'elle n'a jamais connus. Roger Caillois explique que le jeu est une sorte de havre où l'on est maître de son destin, une activité libre par excellence.<sup>13</sup> Il s'agit en général d'une action nécessaire dans le développement de la personnalité qui permet de maintenir un équilibre entre le pôle conscient et le pôle inconscient, mais pour Félicité ce n'est qu'un prolongement de son état. Ses malheurs oubliés, Félicité commence une nouvelle vie sans tenir compte de son passé. Cette capacité d'oubli, constante chez elle, est le facteur déterminant de son inconscience.

Sans tarder, Félicité se plie à la routine de la maison, comme si elle n'avait jamais fait autre chose, comme si elle n'avait jamais vécu autrement: «Tous les jeudis, des habitués venaient faire une partie de boston. Félicité préparait d'avance les cartes et les chaufferettes.»<sup>14</sup> Suivent vingt-cinq verbes à l'imparfait qui évoquent une routine ininterrompue, «ce temps, explique Jean-Pierre Duquette, qui échappe et fait glisser dans son sillage les

11. «Un coeur simple», *Oeuvres* de Flaubert, *op. cit.*, p. 594.

12. *Ibidem*, p. 595.

13. Roger Caillois. *L'Homme et le sacré*. Paris, Gallimard, 1950, p. 208.

14. «Un Coeur simple», *Oeuvres* de Flaubert, *op. cit.*, p. 595.

gestes, les paroles, les événements.»<sup>15</sup> D'une certaine façon, Félicité essaie d'échapper au monde conscient, de passer inaperçue, incognito. Du reste, il ne se produit que très peu d'événements significatifs dans sa vie et donc il y a peu de moments susceptibles d'éveiller sa conscience. Nous venons d'évoquer la rupture familiale et le premier amour manqué. Par la suite, il y aura d'autres événements qui tendront à percer sa conscience, mais nous pourrions constater qu'à chaque fois, elle refusera d'en chercher le sens. Même l'épisode qui passe pour le plus formidable de la vie de Félicité, celui du taureau, la laisse totalement indifférente. Si la scène nous apparaît chargée de symboles, cela n'empêche pas que Félicité demeure tout à fait inconsciente de son mérite et ne cherche pas à s'en glorifier: «Cet événement, pendant bien des années, fut un sujet de conversation à Pont-l'Évêque. Félicité n'en tira aucun orgueil, ne se doutant même pas qu'elle eût rien fait d'héroïque.»<sup>16</sup> Notons en passant que l'influence des animaux sur Félicité est présente tout au long du conte. Il est bien entendu que les animaux, en tant que représentants de la nature, incarnent le pôle inconscient, et donc il n'est pas étonnant qu'elle entretienne avec eux une relation privilégiée. Nous aurons l'occasion de revoir cela quand nous en viendrons au fameux perroquet. Par ailleurs, nous savons déjà que Félicité doit une partie de son éducation à l'observation des animaux: «Elle n'était pas innocente à la manière des demoiselles, – les animaux l'avaient instruite»<sup>17</sup>. Il semble donc normal qu'en leur compagnie elle se sente à l'aise. Au moment d'affronter le taureau, l'atmosphère devient floue, nébuleuse. On a l'impression qu'il s'agit d'un rêve: «La lune à son premier quartier éclairait une partie du ciel, et un brouillard flottait comme une écharpe sur les sinuosités de la Touques.»<sup>18</sup> Les réactions des animaux dénotent une sorte d'entente tacite entre eux:

---

<sup>15</sup>. Jean-Pierre Duquette. *Flaubert ou l'architecture du vide*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1972, p. 117.

<sup>16</sup>. «Un Coeur simple», *Oeuvres de Flaubert, op. cit.*, p. 597.

<sup>17</sup>. *Ibidem*, p. 594.

<sup>18</sup>. *Ibid.*, p. 596.

Des boeufs, étendus au milieu du gazon, regardaient tranquillement ces quatre personnes passer. Dans la troisième pâture quelques-uns se levèrent, puis se mirent en rond devant elles. «Ne craignez rien!» dit Félicité; et, murmurant une sorte de plainte, elle flatta sur l'échine celui qui se trouvait le plus près; il fit volte-face, les autres l'imitèrent.<sup>19</sup>

C'est dans la quatrième pâture que Félicité fait face au taureau furieux. Le taureau devient ici une représentation symbolique du père qui vient affronter Félicité comme pour la forcer à s'affranchir. A ce propos, Jung écrit: «Il arrive qu'une attitude par trop tendre et soumise à l'égard des parents, (...) se compense en rêve par des animaux angoissants, correspondant aux parents ».<sup>20</sup> On a bien vu jusqu'ici, que Félicité est l'incarnation même de la soumission et cette scène pourrait bien être un de ses cauchemars. Devant le taureau, elle recule, lui jettant des mottes de terre, et au moment de l'affrontement crucial, acculée contre une claire-voie, elle échappe à l'inévitable: «(...) elle eut le temps de se couler entre deux barreaux (...)»<sup>21</sup>. On perçoit ici, au niveau symbolique, la résistance qu'offre Félicité à s'engager sur la voie de l'individuation et de plus, elle refuse ou est incapable d'interpréter l'événement. Le refus, accompagné par l'oubli est une des conditions principales qui fait que Félicité demeure cantonnée dans l'enfance. L'épisode suivant est encore une indication de cette «amnésie» récurrente qui lui permet d'éviter la conscience. Alors que toute la famille se dirige vers Trouville, Liébard, qui passe des commentaires sur les gens du voisinage, mentionne le nom de Mme Lehoussais, personne qui était, jusque là, la cause indirecte de la plus grande douleur dans la vie de Félicité. Son absence d'intérêt donne alors l'impression qu'elle a déjà tout oublié: «Ainsi, au milieu de Touques, comme on passait sous les fenêtres entourée de capucines, il dit, avec un haussement d'épaules: "En voilà une, Mme Lehoussais, qui au lieu de prendre un jeune homme..." Félicité n'entendit pas le

---

<sup>19</sup>. *Ibid.*, p. 596.

<sup>20</sup>. Carl Gustav Jung, *op. cit.*, p. 309.

<sup>21</sup>. «Un Coeur simple», *Oeuvres* de Flaubert, *op. cit.*, p. 597.

reste». <sup>22</sup> Cette attitude revient à chaque fois qu'un événement serait susceptible d'avoir une signification profonde pour elle. Ceci est plus frappant encore lorsque Madame Aubain, préoccupée par l'absence de nouvelles de sa fille Virginie, ne se soucie pas de l'importance de Victor pour Félicité:

C'était vraiment extraordinaire! depuis quatre jours, pas de nouvelles!

Pour qu'elle se consolât par son exemple, Félicité lui dit:

–Moi, madame, voilà que je n'en ai pas reçu!...

–De qui donc?

La servante répliqua doucement:

–Mais... de mon neveu!

–Ah votre neveu!

Et, haussant les épaules, Mme Aubain reprit sa promenade, ce qui voulait dire: «Je n'y pensais pas!... Au surplus, je m'en moque! un mousse, un gueux, belle affaire!... tandis que ma fille... songez donc!...»

Félicité, bien que nourrie dans la rudesse, fut indignée contre Madame, puis oubliée. <sup>23</sup>

A propos de cette scène, Alison Fairlie note ceci:

Si elle (Félicité) réfléchit un peu sur elle-même, et ne se rend pas compte de son héroïsme dans la scène du taureau, elle n'est aucunement la créature inconsciente que certains commentateurs ont cru voir; elle ressent une indignation momentanée devant l'injustice de Mme Aubain et, comme d'autres personnages majeurs de Flaubert, elle connaît le moment critique où l'amertume de son existence toute entière l'inonde en un flot de souvenirs précis. <sup>24</sup>

Nous avons là un des rares moments où Félicité effleure la conscience mais, ce qui est important à retenir, c'est qu'au moment d'en franchir le seuil, elle a une hésitation qui la fait reculer et, à partir du moment où elle oublie systématiquement, il est malaisé de penser qu'elle puisse être consciente.

<sup>22</sup>. *Ibidem*, p. 598.

<sup>23</sup>. *Ibid.*, p. 606.

<sup>24</sup>. Alison Fairlie, «La contradiction créatrice», in *Essais sur Flaubert*. Paris, Nizet, 1979, p. 225.

L'oubli, pour Félicité, est une réaction qui se répète invariablement. Toute conclusion qu'elle risque de tirer suite à une situation déclencherait une révolte, ce qu'elle doit éviter puisque cela engendrerait une rupture de l'harmonie. Cette harmonie se maintient entre autres grâce à une attitude d'imitation qui réapparaît constamment. Or, l'imitation est un trait propre aux enfants qui, n'ayant pas encore trouvé leur identité personnelle, choisissent un modèle, généralement leurs parents, ou encore quelqu'un de leur entourage, et agissent comme eux: «La conscience enfantine qui est vide, explique Jung, doit naturellement croire que toutes les actions déterminantes viennent de l'extérieur. Les enfants sont incapables de distinguer leurs propres instincts de l'influence de la volonté de leurs parents.»<sup>25</sup> Puisque Félicité, en théorie, n'a pas eu d'enfance, il n'est pas étonnant qu'elle veuille pour modèle quelqu'un à qui elle pourrait, ou du moins aurait pu, ressembler. La présence de Virginie lui permet de se créer une image d'elle-même, et par ce biais, de vivre son enfance par procuration. Ce rapprochement est surtout évident à partir du moment où Félicité va à l'église: «La religion, dit Jung, représente une relation vivante avec les activités psychiques qui ne dépendent pas de la conscience, mais qui se produisent au delà de lui, dans l'obscurité de l'arrière-plan psychique.»<sup>26</sup> C'est donc l'endroit par excellence où peut avoir lieu cette communion d'esprit. En compagnie de Virginie, Félicité continue de vivre son enfance: «(...) et dès lors elle imita toutes les pratiques de Virginie, jeûnait comme elle, se confessait avec elle. A la fête-Dieu, elles firent ensemble un reposoir.»<sup>27</sup> Cependant, le fait d'imiter les pratiques de Virginie n'est pas tout à fait suffisant pour Félicité: peu à peu, elle commence à devenir elle-même cette enfant, et il s'opère une sorte d'osmose entre elles. Ceci est apparent surtout au moment de la première communion de Virginie, alors que Félicité habille l'enfant, et puis la regarde pendant la procession: «La première communion

---

25. Jung, *op. cit.*, p. 308.

26. Carl Gustav Jung, «Contribution à la psychologie de l'archétype de l'enfant», *Introduction à l'essence de la mythologie*. Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968, p. 110.

27. «Un Cœur simple», *Oeuvres de Flaubert, op. cit.*, p. 601-602.

la tourmentait.»<sup>28</sup> C'est Félicité qui est tourmentée par la communion, comme si c'était elle qui allait communier: «Elle s'agita pour les souliers, pour le chapelet, pour le livre, pour les gants. Avec quel tremblement elle aida sa mère à s'habiller!»<sup>29</sup> Félicité semble éprouver le trac qui précède une entrée en scène, même si tout ce qu'elle a fait jusque-là, c'est d'accompagner Virginie à l'église où, en général, elle... s'endort: «Quant aux dogmes, elle n'y comprenait rien, ne tâcha même pas de comprendre. Le curé discourait, les enfants récitaient, elle finissait par s'endormir.»<sup>30</sup> Au moment de la communion de Virginie, Félicité est transportée:

Quand ce fut le tour de Virginie, Félicité se pencha pour la voir; et, avec l'imagination que donnent les vraies tendresses, il lui sembla qu'elle était elle-même cette enfant; sa figure devenait la sienne, sa robe l'habillait, son coeur lui battait dans la poitrine; au moment d'ouvrir la bouche, en fermant les paupières, elle manqua s'évanouir.<sup>31</sup>

La projection est totale. Félicité connaît enfin l'extase que ressent une jeune fille à la communion. L'impression est d'autant plus vive qu'elle ne fait qu'en imaginer l'étendue. Ceci devient clair lorsqu'elle va elle-même communier le lendemain. Sa déception indique combien Félicité vit par procuration et non en tant qu'individu.

Après l'épisode de la communion de Virginie, survient un autre événement où la conscience semble momentanément s'éveiller chez Félicité: la préparation du départ de la petite. Notons en passant que l'on retrouve ici une situation récurrente dans la vie de Félicité, et qui, bien entendu, est un procédé typiquement flaubertien: l'accumulation et la déperdition systématique qui contribue fortement à l'état régressif de Félicité. Sitôt qu'elle s'attache à un être, elle le perd. (Ce n'est pas un hasard si la seule chose qu'elle réussit à conserver de

---

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 602.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 602.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 601.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 602.

toute sa vie est son perroquet mort et empaillé). C'est ainsi qu'au moment où Virginie part au couvent, elle se sent meurtrie: «Félicité soupirait, trouvant Madame insensible. Puis elle songea que sa maîtresse, peut-être, avait raison. Ces choses dépassaient sa compétence.»<sup>32</sup> Encore une fois, Félicité est sur le point de tirer une conclusion mais finalement elle s'en défend et renonce.

Finalement, une des scènes les plus importantes, et certainement la plus évidente, qui confirme le refus de Félicité devant la conscience, est celle du voyage qu'elle fait pour porter son perroquet à Honfleur. On reconnaît facilement dans ce trajet ce qui typiquement s'appelle un parcours initiatique. Félicité part de chez elle pour accomplir une tâche. Tout au long du parcours, elle surmontera une série d'obstacles, elle accomplira une descente aux enfers au terme de laquelle elle sera rudement fouettée, puis elle remontera cette pente pour se trouver au sommet d'Ecquemauville où elle envisage enfin son sort:

Arrivée au sommet d'Ecquemauville, elle aperçut les lumières d'Honfleur qui scintillaient dans la nuit comme une quantité d'étoiles; la mer, plus loin, s'étalait confusément. Alors une faiblesse l'arrêta; et la misère de son enfance, la déception du premier amour, le départ de son neveu, la mort de Virginie, comme les flots d'une marée, revinrent à la fois, et lui montant à la gorge, l'étouffaient.<sup>33</sup>

On voit clairement ici que Félicité, après avoir franchi une série d'obstacles, s'apprête à sortir de la nuit de l'inconscient pour accéder à la conscience. Mais derrière ces lumières qui scintillent au loin et qui symbolisent la conscience, s'étend la mer, cette grande force de la nature et symbole de l'inconscient. Entre les deux, Félicité semble hésiter, mais les souvenirs et la crainte d'affronter le monde l'emportent: elle retournera vivre dans son refuge inconscient, chez Mme Aubain.

Passons maintenant à un élément dont il a été question plus tôt et qui est un point focal du conte: le perroquet. Le rapport très particulier entre Félicité et son oiseau n'a rien d'étonnant

---

<sup>32</sup>. *Ibid.*, p. 602.

<sup>33</sup>. *Ibid.*, p. 616.

lorsqu'on mesure à quel point Félicité a un besoin d'amour qui lui est toujours refusé. Leur relation est hermétique, ils se suffisent l'un à l'autre. Grâce à Loulou, elle connaîtra pour la première fois une liaison amoureuse où un *autre* dépend d'elle. Lorsqu'il est encore vivant, l'oiseau est l'objet des attentions les plus minutieuses de la part de Félicité, puisqu'elle lui confère tous les attributs de ceux qu'elle a aimés et qu'elle a perdus: «Loulou, dans son isolement, était presque un fils, un amoureux.»<sup>34</sup> Il *devient* aussi Mme Aubain puisque Félicité, désormais presque sourde, n'entend que Loulou qui imite la voix de sa maîtresse: «(...) et, aux coups de la sonnette, (il) imitait Mme Aubain: Félicité! la porte! la porte!». <sup>35</sup> De plus, le perroquet et elle s'apparentent par le fait que tous deux répètent ce qu'ils entendent sans comprendre ce qu'ils disent. C'est effectivement ainsi que Félicité apprend le catéchisme: «Ce fut de cette manière qu'à force de l'entendre, qu'elle apprit le catéchisme, (...)»<sup>36</sup>.

Une fois le perroquet empaillé, le rapport devient celui d'une petite fille avec sa poupée. On note alors un certain changement d'attitude chez Félicité. Sa relation avec le perroquet devient d'autant plus intense. Quand on tarde à le lui renvoyer du Havre, elle, qui jusque-là s'était toujours gardée de faire des réflexions désobligeantes, pense: «Ils me l'auront volé!»<sup>37</sup> Ce «ils» accuse le monde entier. (Rappelons que Félicité tient Fabu pour responsable de la mort de Loulou à cause du rapprochement qu'elle fait, le seul de sa vie, entre le garçon boucher et la sensibilité qu'ont les perroquets au persil.) Et, lorsqu'enfin il revient à la maison, elle l'enferme jalousement dans sa chambre. S'en défaire sera pour elle le plus grand des sacrifices, ce qui d'ailleurs lui vaudra sa récompense céleste.

Tout comme le perroquet, Félicité ne cherche pas à connaître la signification des choses, ni n'en est capable. L'épisode de l'atlas le montre bien: «et, Bouais l'invitant à dire ce qui

---

<sup>34</sup>. *Ibid.*, p. 615.

<sup>35</sup>. *Ibid.*, p. 615.

<sup>36</sup>. *Ibid.*, p. 601.

<sup>37</sup>. *Ibid.*, p. 601.

l'embarrassait, elle le pria de lui montrer la maison où demeurait Victor.»<sup>38</sup> C'est cette même incapacité d'abstraction, ainsi que l'a noté Alison Fairlie, qui fait que Félicité finit par confondre le Saint-Esprit et le perroquet: «Elle-même, "incapable d'abstraction", Félicité en vient donc à voir partout les manifestations du Saint-Esprit, et à accepter l'ordre des choses, quelle que soit leur laideur».<sup>39</sup> Cette incapacité d'abstraction est la raison pour laquelle l'association entre Loulou et le Saint-Esprit se développe et s'amplifie, jusqu'à ce que s'opère le rapport osmotique auquel croit assister Félicité au moment de sa mort.

La scène qui précède la mort de Félicité est une préparation à l'envol céleste. La procession qui remonte la rue, les chantres, le curé: tout le cortège semble arriver exprès pour Félicité dont les râles augmentent à mesure que le bruit se rapproche. Le défilé religieux est ici un messenger divin venu enlever une sainte des temps modernes. Par souci de réel, Flaubert se défend de suggérer qu'il s'agit d'une véritable ascension, mais l'on devine, grâce à la dernière vision de Félicité, qu'elle est propulsée au rang des saints.

Au contraire de la plupart des hommes qui commettent la Faute (rupture des liens familiaux) qui les lance sur le chemin de l'individuation, Félicité passe toute sa vie dans l'innocence la plus complète et se garde bien de prendre quelque initiative que ce soit. *L'enfant*, qui surgit de l'inconscient, est un être parfait qui, une fois confronté à la conscience, devient fragmentaire et doit tout réapprendre. Félicité, elle, refuse de quitter son état premier et demeure celle qu'elle était à l'origine.

Quoi de plus naturel pour un être pour qui toute la vie n'a été qu'abnégation et douceur? Bienheureux les doux, car le royaume des cieux leur appartiendra. Ainsi, pour mieux raconter la simplicité, Flaubert évoque l'enfant en lui, l'enfant éternel en nous.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 606.

<sup>39</sup> Alison Fairlie, «Facettes de la pensée de Flaubert vues à travers les manuscrits d'«Un Coeur simple»», *Flaubert E il Pensiero des suo Secolo*. ATTI du Convegno Internazionale, Messina 1984, p. 34.